

A. DUMAS - LAMARTINE - DE BALZAC
E. SUE - J. SANDEAU - O. FEUILLET
H. MURGER - TH. GAUTIER - MÉRY
G. DE BERNARD - E. SOUVESTRE

V HUGO - G. SAND - A. DE MUSSET
F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR
A. DUMAS FILS - L. GOZLAN
E. SCRIBE - P. FÉVAL - ETC.



SOMMAIRE

LES DEUX DIANE, par ALEXANRE DUMAS,
LE JEUNE DOCTEUR, par HENRI CONSCIENCE.
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE,
par LA COMTESSE DASH.



Elle les conduisit au caveau sépulcral. — Page 307, col. 2.

LES DEUX DIANE

PAR

ALEXANDRE DUMAS (1).

LXX

LE COMTE DE MONTGOMMERY.

Gabriel, toujours à genoux, releva seulement sa tête pâle et effarée et promena autour de lui un regard sinistrement tranquille. Il avait simplement l'air de s'interroger et de réfléchir. Mais ce calme éniut et effraya plus M. de Sazerac que tous les cris et tous les sanglots.

Puis, comme frappé d'une idée, Gabriel mit

vivement sa main sur le cœur du cadavre. Il écouta et chercha pendant une ou deux minutes.

— Rien! dit-il ensuite, d'une voix égale et douce, mais terrible par cela même; rien! le cœur ne bat plus du tout, mais la place est chaude encore.

— Quelle vigoureuse nature! murmura le gouverneur; il eût pu vivre encore longtemps.

Cependant, les yeux du cadavre étaient restés ouverts. Gabriel se pencha sur lui et les lui ferma pieusement. Puis il mit un respectueux baiser, le premier et le dernier, sur ces pauvres paupières éteintes que tant de larmes amères avaient dû mouiller.

— Monsieur, lui dit M. de Sazerac, qui voulut absolument le distraire de cette affreuse contemplation, si le mort vous était cher...

— S'il m'était cher, monsieur! interrompit Gabriel. Mais, oui, c'était mon père.

— Eh bien! monsieur, si vous vouliez lui ren-

dre les derniers devoirs, on m'a permis de vous le laisser enlever d'ici.

— Ah! vraiment? reprit Gabriel avec le même calme effrayant. On est très-juste pour moi, alors, et l'on me tient exactement parole, je dois en convenir. Sachez, monsieur le gouverneur, qu'on m'avait juré devant Dieu de me rendre mon père. On me le rend, le voilà. Je reconnais qu'on ne s'est nullement engagé à me le rendre vivant.

Il partit d'un éclat de rire strident.

— Allons, du courage! reprit M. de Sazerac. Il est temps de dire adieu à celui que vous pleurez.

— C'est ce que je fais, comme vous voyez, monsieur, reprit Gabriel.

— Oui, mais j'entends qu'il faut actuellement vous retirer. L'air qu'on respire ici n'est pas fait pour les poitrines des vivants, et un plus long séjour au milieu de ces miasmes délétères pourrait devenir dangereux.